

dans la *Perle de Séville*, du vieux Lope, don Juan d'Autriche dans le *Siège d'Alpujarrá*. Par le roi ! c'est un divertissant compagnon ! Réponds l'ami, veux-tu être duc ?

Esteban parut hésiter.

—Je ne me connais point de passions, dit-il, mais j'ai deux goûts renfermés dans des bornes raisonnables : la table et la galanterie. Pour contenter ces deux vocations, qui certes ne nuisent à personne, il faut avoir la bourse bien garnie. Combien votre métier de duc me rapportera-t-il, à vue de pays, par semaine ?

Les trois hommes d'Etat ne purent s'empêcher de sourire, et le président de l'audience dit :

—Tu fixeras toi-même ton salaire.

Esteban le regarda d'un air fier et demanda :

—Lequel de vous trois est le maître ?

—Il n'y a point de maître ici, répondirent à la fois don Balthazar et don Pascual.

Mais du haut de sa fraise, le vieux ministre répliqua de son côté :

—C'est moi qui suis le maître !

—Eh bien ! repartit Esteban, si vous êtes le maître, ne laissez pas vos serviteurs bavarder à tort et à travers. Depuis quand parle-t-on de salaire à un duc ? Dites-moi quels sont mes revenus, fixez mon apanage.

—Ah ça ! grommela le commandant des gardes, est-ce que tu crois, faquin, qu'on va te faire duc pour tout de bon ?

—Je ne crois rien, Seigneur, répondit Esteban ; je ne demande rien, je n'accepte rien. Maître Pedro Gil, mettez-moi dehors, s'il vous plaît.

Il se dirigeait en même temps vers la porte. L'ancien intendant l'arrêta.

—Tu seras duc pour tout de bon, l'ami, dit don Bernard ; quel original !

Esteban revint, et s'adressant désormais au ministre tout seul, il s'assit en face de lui sur la table et mit son bâton entre ses jambes pendantes.

—Que diable ! que diable ! fit-il entre haut et bas, nous sommes tous ici des hommes d'importance, on peut parler la bouche ouverte. Combien pensez-vous que vaille ma royauté qui vous fait hausser les épaules ? Il n'y a en Espagne qu'un seul duché qui la puisse payer : c'est celui de Medina-Celi, qui passe pour être aussi bien loti que Philippe d'Autriche.

Et savez-vous pourquoi je m'attarde ici ? c'est que ma ressemblance avec ce duc-là m'a déjà produit plus d'un quadruple d'or. Ce duc a des amis par le monde ! Et l'idée m'est venue que vous avez besoin de son portrait pour quelque manigance politique ou autre.

—Sur mon salut, mes Seigneurs, protesta Pedro Gil, je n'ai point trahi vos secrets !

Le commandant des gardes et le président de l'audience avaient froncé le sourcil. Don Bernard de Zuniga se caressa le menton d'un air satisfait.

—J'aime mieux qu'il ait deviné, dit-il ; n'aurait-il pas fallu le mettre au fait tout à l'heure ? Pedro, nous ne te soupçonnons point. Esteban, je te proclame un garçon d'esprit.

—Tu as justement mis le doigt sur le joint : nous avons besoin du vivant portrait de Medina-Celi, non point pour des manigances politiques ou autres, mais pour le service du roi.

Il se découvrit. Les deux dignitaires et Pedro Gil firent comme lui. Esteban, qui avait remis son chapeau sur sa tête, ne jugea point à propos d'y toucher. Il réfléchissait.

—Singulier néant de la sagesse humaine ! prononça-t-il avec tristesse ; la pensée d'être grand d'Espagne chatouille agréablement

mon esprit. Sur ma foi ! je me croyais au-dessus de cela. Je mange bien, je bois beaucoup, je dors longtemps ; le petit dieu d'amour me compte au nombre de ses favoris.

Qu'aurai-je de plus quand je serai duc ? Une prison, peut-être, ou pis que cela : un billot avec une hache. Ah ! je regretterai plus d'une fois mes tranquilles loisirs et les intéressants récits que je faisais aux âmes charitables de mes aventures en Afrique où je ne suis jamais allé...

Il soupira et reprit :

—Enfin, n'importe, le démon de l'ambition me pousse. Je veux voir un peu quels sont les bonheurs et quelles sont les souffrances des princes de la terre. Touchez-là, vieillard ; cette main est celle d'un duc !

Il tendait au vieux ministre sa main, qui était bien un peu noire. Don Bernard lui donna ses longs doigts osseux, et poussa un cri de femme parce que le nouveau duc serait trop fort.

—Vous autres, continua Esteban qui regarda de son haut don Balthazar et don Pascual, je ne pense pas que vous soyez mes égaux. Que chacun de nous se tienne à son rang. Me voici prêt à entrer en fonctions. Où est le palais dont je dois faire ma demeure ? où sont les somptueux habits que je dois revêtir ?

—Seigneur duc, lui répondit Bernard de Zuniga, heureux comme un enfant de jouer cette comédie, maître Pedro Gil va vous enseigner aujourd'hui ce qu'il vous est indispensable de savoir pour entrer dans la maison de Pilate. C'est un ancien serviteur de la famille, et il est certains faits que vous devez connaître pour converser avec la duchesse.

—Ah ! fit Esteban, dont les yeux s'animent, il y a une duchesse !

Le vieux Zuniga fit signe à Pedro Gil de se lever.

—On nous attend au Conseil du roi, dit-il ; allez, ami Esteban ou seigneur duc, comme il vous plaira désormais d'être appelé. Ce soir, vous coucherez dans votre palais. En attendant, acceptez ce parchemin que j'ai rempli et signé de ma main, pour répondre à quelques soupçons exprimés par vous tout à l'heure : la prison, le billot, etc.

Esteban prit l'acte et le déplia. C'était un sauf-conduit royal, délivré à Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, avec le sceau du secrétariat d'Etat.

Esteban approuva d'un signe de tête, et sortit après avoir salué noblement.

Au bas des marches, un homme attendait, immobile et appuyé au socle d'une colonne. Il portait le costume mauresque. On ne voyait qu'un coin de sa figure basanée derrière son voile de bernuz blanc. Cet homme s'approcha et murmura en regardant Esteban :

—Etrange !

Pedro semblait avoir attendu cet instant. Il disposa les plis du manteau d'Esteban de manière à lui cacher le visage. Puis il dit tout bas à l'inconnu :

—Ils croient nous tenir : tout va bien.

Le Maure se mit à marcher derrière eux à quelques pas de distance. Ils traversèrent ainsi la place qui est devant la façade de l'Alcazar, et longèrent l'étroite et sombre rue des Oliviers.

Au bout de cette rue, Pedro Gil s'arrêta devant un logis d'antique apparence, et souleva le marteau de fer doré qui ornait la porte.

Une belle jeune fille, souriante sous sa couronne de cheveux blonds, vint ouvrir. Elle fit un pas pour se jeter au cou de l'ancien intendant, mais elle recula et devint toute pâle à la vue du Maure.

Celui-ci avait rejeté en arrière les oreil-

lettes blanches qui tombaient de son turban comme les coiffes de nos ménagères poitevines. On voyait briller maintenant au milieu de cette face luisante et brunie les yeux ardents de Moghrab, le sorcier du vieux ministre, don Bernard de Zuniga.

## X

### L'HEURE DE LA SIESTE

Les douze coups de midi sonnaient aux cent clochers de Séville. S'il y avait eu, au sommet de ces remparts en torchis, durs comme la pierre, qui entourent la ville, une seule sentinelle éveillée, elle aurait distingué au loin, sur les bords du Guadalquivir, un mouvant tourbillon de poussière.

Elle aurait distingué cela parce que, à l'heure de midi, les mouvements sont rares autour de la capitale andalouse. Tout dort sous le soleil de plomb qui dessèche et qui brûle, le soldat sous les armes comme l'ouvrier devant sa tâche, le pauvre comme le riche, et l'on peut le dire, l'animal comme l'homme.

De loin, la campagne semble déserte et inanimée ; mais si l'on approche, on aperçoit çà et là les bestiaux vautrés à l'ombre de quelque grand arbre, le ventre et le museau dans l'herbe ; de plus près encore, on distingue des groupes d'insectes immobiles sous l'abri d'un brin de gazon.

Ce tourbillon de poudre, seule vie du paysage, était soulevé par un cavalier courant à toute bride sur la rive orientale du fleuve. Il n'avait pas encore fait beaucoup de chemin depuis sa sortie de la ville, et cependant ses cheveux, alourdis par la sueur, tombaient en mèches ruisselantes sur l'étoffe déjà poudreuse de son pourpoint. Le cheval, baigné, aspirait fortement l'air brûlant chargé de sécheresse. Il soufflait et résistait parfois à l'éperon.

Mais le fier jeune homme dont les jarrets pressaient son flanc le poussait avec une ardeur impitoyable. Il était de ceux dont le proverbe castillan dit : "Obstacle double, triple force." Il allait, bravant le soleil incandescent et les éblouissements de cette terre calcinée. Sa voix animait sa monture. L'éclair des jeunes vaillances éclatait dans ses yeux.

C'était Ramire de Mendoza, le bachelier de Salamanque, le pauvre orphelin de cette vieille tour isolée au pied des montagnes de l'Estramadure ; c'était le maître de l'honnête Bobazon, qui sans doute pleurerait sa perte à cette heure ; c'était l'adversaire de don Juan de Haro, comte de Palomas, et l'ami de ce noble Pescaire, dont il portait en ce moment les habits.

Nous parlons de don Vincent de Moncade parce que c'était à lui précisément que pensait Ramire en piquant les flancs de sa monture. A première vue, Moncade lui avait plu, mais le comte de Palomas aussi, et aussi tous les autres courtisans.

Ramire avait apporté de son donjon un heureux penchant à l'admiration et une bienveillance universelle. Souvenons-nous de ceci : Ramire n'était point un rêveur morose, et la solitude n'avait jamais assombri les bonnes gaietés de son caractère. D'ailleurs, il y avait un soleil en sa pensée. Le premier regard d'Isabel avait illuminé toutes les heures de sa vie.

Il était tout espoir, tout courage, tout élan. C'était bien vraiment un enfant généreux, ce mot étant pris dans le sens spécial qu'on applique aux vins des crus chauds et solides.

Sa nature demandait à s'efforcer, à aimer, à vaincre.